

CANADIANA  

Literaturen/Kulturen – Literatures/Cultures – Littératures/Cultures

Herausgegeben von Klaus-Dieter Ertler und Wolfgang Klooff

Ingrid Neumann-Holzschuh /
Beatrice Bagola (éds.)

L'Amérique francophone – Carrefour culturel et linguistique

Actes du 10^{ème} Colloque international
"Français du Canada – Français de France"
(Trèves, 19 - 21 juin 2014)

17

Françoise Gadet et France Martineau¹,
Paris et Ottawa

Une francophonie mobile

This paper presents the FRAN corpus, a collection of corpora of French spoken in several North American areas. For the understanding and description of different linguistic features, from a diachronic as well as a synchronic point of view, sociodemographic factors as well as other criteria, which are less easily measurable by statistic means but nevertheless crucial for the understanding, must be taken into consideration. They center on the question of how speakers represent and identify themselves in their social networks.

On sait que les corpus sur le français demeurent, malgré de grands progrès (au moins quantitatifs) réalisés depuis une quinzaine d'années, relativement peu nombreux² par rapport à ce qui a été fait pour d'autres langues, en particulier l'anglais. C'est spécialement le cas pour ce qui concerne la langue parlée ordinaire d'une part, et l'ordinaire non standard, ou peu standardisé, de l'autre (soit, toutes formes de « français populaire » ou de « parlers jeunes »). C'est en ayant cette remarque en tête que nous présenterons ici ce qui est attendu d'un nouveau corpus, le Corpus *FRAN* (toujours en cours d'élaboration), en prenant en compte la place qu'il vient occuper parmi les corpus sur le français, à travers l'ensemble de la francophonie.

1. Une francophonie mobile

Il apparaît possible de catégoriser les individus selon des paramètres qui les concernent tous : sexe, âge, métier et formation, lieu de résidence, etc. À certains d'entre ces paramètres est associée une mobilité relevant de différents types, géographique, sociale, professionnelle. Ils ont été repris en sociolinguistique pour caractériser les locuteurs et leurs façons de parler, avec l'hypothèse sous-jacente que la variation et le changement linguistiques se déploient en fonction de paramètres socio-politiques et socio-historiques, le locuteur étant d'abord vu comme un individu situé à l'intérieur d'une communauté (groupes d'âge ; locuteurs issus de classes modestes vs bourgeoisie ; ruraux vs urbains ; éducation, etc.).

1 Cet article a reçu l'appui financier du projet *Le français à la mesure d'un continent : un patrimoine en partage* (dir. F. Martineau) dans le cadre des Grands travaux de recherche concertée du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

2 Cf. Gadet (2013b) pour un inventaire de 145 corpus de français hors de France (surtout sur l'Europe, l'Amérique et l'Afrique).

À ces catégories en ont peu à peu été adjointes d'autres, relevant plus directement d'un ordre (socio)linguistique (ou définies en accordant un rôle au langage, ce qui n'est pas le cas pour les paramètres de l'ensemble précédent), comme : locuteur en contexte minoritaire vs majoritaire ; locuteur de première / seconde génération vs locuteur dit « de souche », etc. Dans tous les cas, la démarche de catégorisation tient pour acquis que ces facteurs ont une incidence sur les façons de parler et la variation linguistique. S'il est sans doute fondé de faire l'hypothèse que des critères sociaux ne peuvent demeurer sans effets sociolinguistiques, comme c'est le cas pour d'autres aspects de la vie sociale, il reste à s'assurer que ces effets découlent bien de catégorisations socio-démographiques ou socio-culturelles, étant donné que d'autres facteurs sont probablement également en cause, relevant plus directement de la communication et de l'interaction, des fonctionnements à l'intérieur de réseaux, de la projection de soi des locuteurs – pour ne pas dire de leur identité. Mais, du fait que ces critères ne sont pas aussi facilement quantifiables et statistiquement comparables que des facteurs socio-démographiques,³ ils ont été largement sous-estimés, voire négligés. Comment le locuteur se définit-il à l'intérieur de ses réseaux de sociabilité, et quelles frontières définissent son espace linguistique ? Pour situer le locuteur, une approche tenant compte des catégories sociales et démographiques est nécessaire, mais probablement pas suffisante ; il faut également le situer dans ses réseaux, parfois au-delà de la communauté sociale ou sociolinguistique dont il semble relever par ses origines. Le discours sur soi apparaît ainsi comme un ancrage pour saisir la mobilité du locuteur.

Nous présenterons d'abord les questions théoriques qui cadrent le projet *Le français à la mesure d'un continent : un patrimoine en partage*. Puis nous discuterons, en le situant parmi les corpus de francophonie, du Corpus FRAN (Français d'Amérique du Nord) issu du projet, premier corpus comparatif sur le français en Amérique du Nord, et des principes méthodologiques et théoriques qui ont été actifs dans son élaboration. Enfin, nous présentons les grandes lignes de deux analyses, qui montrent l'intérêt d'études prenant en compte les réseaux.

3 La littérature sur ces notions est abondante (et pas seulement en sociolinguistique, car on touche ici à des questions ethnologiques), et nous nous contenterons de renvoyer à des synthèses récentes : Milroy / Llamas (2013) pour *réseau*, Kiesling (2013) pour *identité*, ou encore Meyerhoff / Strycharz (2013) pour *communauté de pratiques*. Quant à la question de l'assignation de frontières en relation avec le langage, on peut renvoyer à Nicolai / Ploog (2013).

1.1. Les francophones en contexte

Il est habituel de caractériser les locuteurs francophones à travers l'indication d'une identité linguistique : est francophone celui qui parle français. Cette identité linguistique n'est toutefois que l'un des éléments de l'identité d'un francophone ; d'autres aspects de son identité, en tant que locuteur vivant dans des communautés complexes qui débordent des frontières territoriales ou institutionnelles, doivent être pris en compte. Et même l'identité linguistique ne se résume souvent pas au seul fait d'être francophone.

La notion de *francophone* pourrait laisser entendre une unicité du fait français, qui est d'ailleurs encore de nos jours défendue par certains. Être francophone, ce serait être un parlant d'une langue une et indivisible, figée dans son évolution, commune pour tous les individus de l'ensemble que constitue la francophonie (plutôt que partagée par eux, ce qui laisserait déjà place à de la diversité).

Pourtant, il est impossible de réduire l'identité d'un individu à la seule dimension de la/des langue(s) qu'il parle. Depuis les débuts du français au Moyen Âge, en effet, les locuteurs du français se sont aussi situés par rapport à d'autres facteurs socio-culturels : religion, région ou pays, corporation de métier, etc. (cf. Lusignan et al. 2011). La langue peut être l'un des éléments de l'identité d'un parlant français, mais elle n'est pas forcément l'élément central, et la position qu'occupe la langue dans la définition des identités peut déterminer des choix linguistiques (l'emploi ou non du français dans tel ou tel contexte public ou privé, avec des pairs, etc. ; la porosité ou non d'emprunts à d'autres langues). À l'heure de la globalisation⁴ et du rétrécissement des distances, géographiques, sociales, culturelles, tout individu est au cœur de différents réseaux, qui parfois se complètent, parfois se chevauchent, parfois s'opposent. La langue française est l'un des paramètres des identités, définies et redéfinies par les liens qu'un locuteur entretient avec d'autres groupes linguistiques. À ce propos, Klinkenberg (à paraître) exprime bien le doute que doit cultiver le chercheur sur la notion même de *francophonie*, dont les contours sont souvent conçus davantage en fonction de discours socio-politiques qu'en fonction d'une position de chercheur sur un objet d'études, encore à délimiter.

Le projet GTRC canadien *Le français à la mesure d'un continent : un patrimoine en partage* (www.continent.uottawa.ca) a mis l'individu au cœur de la recherche,

4 Nous suivons Vigouroux / Mufwene (2013) (qui eux-mêmes s'alignent sur des travaux de sociologues et de politologues) pour conserver conjointement les deux termes de *mondialisation* et *globalisation*, auxquels ils accordent des sens différents. Ici, c'est bien de globalisation qu'il s'agit.

tel qu'il apparaît dans ses multiples rapports linguistiques et sociaux. Ce projet international, subventionné en 2011 pour 7 ans par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada dans le cadre du programme des Grands Travaux de Recherche Concertée, s'inscrit dans une réflexion sur les communautés francophones nord-américaines, les discours qui les traversent et les usages linguistiques et langagiers des locuteurs qui occupent l'espace géographique et social.

Dans ce projet, le fait français en Amérique est abordé selon une optique large, qui envisage la langue comme l'un des vecteurs de l'identité de l'individu. Les réseaux entre individus, qui font le tissu social, qui façonnent les groupes, sont fluctuants, sujets à des redéfinitions selon les contextes socio-historiques notamment. Il fallait donc adopter une approche qui soit à la fois diachronique (le français en Amérique depuis ses débuts au XVII^e siècle jusqu'à aujourd'hui), panlectale (le français sur l'ensemble du territoire nord-américain, en lien avec le fait français en France... et partout ailleurs), mais également une approche interdisciplinaire. Aussi l'équipe, dirigée par France Martineau, regroupe-t-elle 13 chercheurs et un grand nombre de collaborateurs relevant de plusieurs disciplines (linguistique, histoire, sociologie, anthropologie, ethnologie, géographie, littérature et archivistique).

1.2. Les territoires d'enquête du projet *Le français à la mesure d'un continent*

Parce que tout individu s'inscrit dans un réseau d'échanges communicatifs, et que ces échanges, ainsi que les relations que le locuteur entretient avec les autres locuteurs des différents réseaux dans lesquels il évolue, le définissent, le fait français en Amérique du Nord est abordé dans son maillage avec d'autres groupes francophones (laurentien, acadien, européen) ou groupes linguistiques (anglophones, notamment), à divers moments et différentes périodes. Les critères de sélection des terrains d'analyse répondent à cette approche plurielle du fait francophone.

Bien que les terrains retenus pour être constitutifs du Corpus *FRAN* soient définis par des territoires géographiques (États-Unis / Canada / France ; telle ou telle province canadienne, en particulier), ils constituent souvent des communautés ou des milieux où ils sont en contact avec un ou plusieurs autres groupes linguistiques. Ont été retenus, en Acadie : Moncton et Baie Sainte-Marie ; au Québec, Montréal – en particulier deux quartiers pour les enquêtes modernes, Hochelaga-Maisonneuve et Saint-Michel / Montréal-Nord, ainsi que Gatineau, à la frontière avec Ottawa, en Ontario ; en Ontario, Welland, Windsor et Hearst ; dans l'Ouest canadien, Saint-Boniface au Manitoba ; aux États-Unis, Gardner et Waterville pour la Nouvelle-Angleterre, et pour la Louisiane, la Nouvelle-Orléans

et Lafourche ; en France, Paris et Rouen. À ces terrains nord-américains et français se greffe, pour l'éclairage apporté sur les origines du français colonial, le français des Antilles.

Il fallait aussi se donner les moyens de situer les nouveaux arrivants qui acquièrent peu à peu le français, ainsi que leurs descendants, de 2^e voire de 3^e génération ; en effet, le poids démographique et symbolique de l'immigration est loin d'être négligeable dans les paysages francophones nord-américain et français, particulièrement dans les grandes villes. Au-delà des problèmes d'acquisition du français, se posent des questions sur les relations de ces nouveaux arrivants et de leurs descendants avec leur langue acquise (le français), dans les métropoles francophones que sont Paris et Montréal (cf. Blondeau / Tremblay 2015 et Lamarre 2013 pour Montréal, Gadet / Hambye 2014 pour différentes grandes villes d'Europe, dont Paris et Bruxelles) mais aussi en milieux périphériques aux métropoles, comme Gatineau, Moncton ou Saint-Boniface, qui accueillent aussi de nombreux nouveaux arrivants. Le français vernaculaire est-il intégré (et jusqu'à quel point ? Et comment ?) ? Quelle place prend le français dans la conception de l'identité des nouveaux arrivants ? Comment négocient-ils leur adhésion par rapport au français scolaire et à celui parlé par leurs pairs ? Y a-t-il des différences dans les discours des nouveaux arrivants de différentes générations ?

Parce que les réseaux sont des ensembles flous qui se reconfigurent au gré de changements socio-historiques, au gré d'une vie aussi, en fonction de la mobilité sociale, des déplacements géographiques, des affinités culturelles, le projet *Le français à la mesure d'un continent* s'appuie sur une profondeur diachronique de longue durée, depuis les débuts du français en sol nord-américain au XVII^e siècle jusqu'à aujourd'hui. Diachronie de longue durée, pour suivre le changement linguistique et vérifier des hypothèses sur le transfert linguistique, mais aussi pour suivre l'évolution des idéologies et des représentations. Diachronie, aussi, à l'échelle du parcours de communautés, à travers des études du changement en temps réel, portant sur des enquêtes menées à deux ou trois décennies d'écart, parfois avec les mêmes locuteurs. Comment, par exemple, des changements démographiques affectent-ils les attitudes face à la langue dominante là où le français est minoritaire ? Est-ce que l'école parvient à jouer un rôle dans le maintien du français ? Enfin, diachronie à l'échelle d'une ou de plusieurs générations, suivant des familles et les parcours de vie qui façonnent les usages et les identités.

Les questions qui sous-tendent nos conceptions théoriques sont, en particulier, les suivantes : quels sont les critères structurants d'une communauté (à supposer qu'il soit possible de définir ce terme, ou qu'il soit toujours d'actualité en des temps de mobilité dans la globalisation) ? Quels sont les principes opérant dans

le transfert linguistique ? Comment les modes migratoires influencent-ils l'intégration de nouveaux arrivants ? Comment se déploient les nouveaux discours sur la francophonie, et qui en sont les acteurs sociaux ?

1.3. Le Corpus *FRAN*

Le Corpus *FRAN* vise à offrir une base de comparaison des usages et attitudes linguistiques des francophones sur plusieurs sites où le français est utilisé en Amérique du Nord, en fonction d'une perspective à la fois diachronique et synchronique (Martineau et al. 2014). Une étude multi-sites contribuera à mieux faire comprendre l'évolution des communautés, des réseaux et des effets sur la langue, ainsi que des représentations linguistiques. Ce corpus répond aux deux grands axes, étroitement associés, du projet : l'un sur l'histoire sociale, les discours et représentations sur la langue, l'autre sur les usages linguistiques en Amérique française.

La question de la variation et du changement linguistique est abordée dans une perspective large, qui place au cœur du projet l'individu, plutôt que la communauté linguistique. Ainsi, les représentations sur la langue font partie des identités linguistiques des locuteurs et peuvent, de ce fait, agir sur les choix linguistiques, de façon consciente ou non, au même titre que d'autres facteurs dits externes, traditionnellement examinés comme exerçant une influence sur la variation linguistique : la classe sociale, le sexe, l'âge, le métier, le niveau éducatif. La question du contact linguistique, généralement limitée au contact entre langues (anglais et français, en général), mérite aussi d'être élargie, puisque contact linguistique il y a toujours entre locuteurs, qu'il s'agisse de registres, de variétés ou de langues différentes. Un même phénomène linguistique peut souvent être compris de deux façons différentes, soit comme provoqué / facilité par le contact entre groupes linguistiques, soit comme découlant d'une dynamique propre à la langue (parmi d'autres, Mougeon / Beniak 1991, Mougeon / Nadasdi / Rehner 2005, Poplack / Levey 2011).⁵ Les faits de variation sont considérés comme partie prenante de *variétés*, même si la fluidité de la langue et du changement correspondent moins à des entités stabilisées définies par des frontières géopolitiques qu'à des réseaux (en particulier familiaux), là où la ou les langue(s) est/sont transmise(s). En se centrant sur le locuteur et ses réseaux, le projet cherche à concilier approches externe et interne de la variation (du moins, à ne pas les opposer). Nous nous

5 Les discussions et débats sont loin d'avoir apporté un consensus à ce sujet, comme l'atteste l'ample littérature souvent contradictoire qui en fait état (parmi de nombreux autres ne portant pas spécifiquement sur la francophonie, Matras / Sakel 2007, Matras 2009).

distancions ainsi d'approches plus traditionnelles de la variation en dégageant, dans nos études de terrain, à la fois le poids des réseaux sociaux et des variables sensibles à la mixité sociale et culturelle (Gadet / Martineau 2012).

Étant donné les objectifs du projet, il est apparu nécessaire de constituer un nouveau corpus, propre à répondre aux questions de recherche. Trois grands ensembles forment le Corpus *FRAN* et permettent de créer des ponts entre les perspectives diachronique et synchronique : l'ensemble des corpus historiques, celui des corpus patrimoniaux, et celui des corpus contemporains.

Les *corpus historiques* sont constitués de correspondance privée (lettres, journaux personnels), où l'on cherche des marques de la langue parlée chez des scribes malhabiles (Martineau 2007, Ernst 2010). Ces correspondances privées sont, quand cela a été possible, sélectionnées de façon à suivre les locuteurs sur plusieurs générations et à évaluer ainsi l'évolution des dynamiques linguistiques au cœur même des familles. Martineau (2015) a ainsi montré comment les options linguistiques basculent du français à l'anglais dans une famille de la région des Grands Lacs au cours du XIX^e siècle, comme effet des changements socio-économiques et socio-politiques dans la région, et des négociations identitaires des individus. Quant aux discours linguistiques que l'on relève dans la correspondance du clergé ou dans la presse, ils permettent de cerner l'évolution des idéologies linguistiques à la même période dans différents terrains d'enquête (ex. Acadie / Québec) et comment celles-ci s'arriment aux usages de cette élite qui prend la plume (Boudreau 2014, Ali-Khodja / Urbain 2014, Remysen 2014, Martineau 2014b).

Des ententes avec différents chercheurs ont permis d'adjoindre au Corpus *FRAN* des *corpus patrimoniaux* qui avaient été recueillis dans le dernier quart du XX^e siècle (corpus Lefebvre-Drapeau sur le quartier Centre-Sud à Montréal ; corpus Fox-Smith sur la Nouvelle-Angleterre ; corpus S. Dubois sur la Louisiane ; corpus Boudreau-Dubois et Marie-Marthe Roy sur Moncton ; corpus Mougeon sur Welland 1975 ; corpus Hallion-Bres sur le Manitoba). Ce partage des corpus permet leur préservation et leur diffusion plus large au sein de la communauté scientifique. Les données qu'ils présentent offrent, par ailleurs, la possibilité de comparaisons en temps réel avec nos *corpus contemporains*, et ce d'ores et déjà sur plusieurs décennies (1970–2014).

Pour sonder les pratiques linguistiques, les corpus nouvellement recueillis relèvent de trois types. Tout d'abord, des entrevues auprès de membres des élites relevant de plusieurs champs ont été effectuées dans des communautés en contexte minoritaire, là où il y a souvent une insécurité linguistique aiguë (Francard 1994), avec des questions sur les attitudes linguistiques. Ces entrevues permettent de cerner les représentations et les pratiques linguistiques qui dominent. Ensuite, des entre-

vues variationnistes ont été effectuées pour cartographier les usages linguistiques selon des paramètres pré-établis (sexe, âge, classe sociale, éducation, etc.), sans qu'il soit perdu de vue que ces paramètres peuvent en recouvrir d'autres. Par exemple, le comportement linguistique des jeunes peut évidemment être associé à l'âge, mais aussi aux liens en sociabilité cohésive (Gadet / Wachs 2015). Enfin, nous avons aussi effectué des enregistrements écologiques recueillis dans des situations naturelles, sans la présence d'un enquêteur (par exemple un repas de famille ou entre amis), de façon à disposer d'une large palette variationnelle de contextes et de locuteurs, pour lesquels le français alterne souvent avec d'autres langues (anglais ou langues de la migration), en général en situation non surveillée (Gadet 2013a).

Le Corpus *FRAN* est ainsi, aujourd'hui, le premier corpus librement accessible en ligne à englober aussi largement le fait français nord-américain, de façon à la fois synchronique et diachronique, en s'intéressant aux usages et aux représentations à partir de ressources orales et textuelles. Il constitue ainsi un outil précieux pour l'ensemble de la francophonie, par le fait qu'il permet d'envisager des enjeux partagés dans de nombreuses situations, comme le contact de langues, la palette variationnelle des locuteurs, et la mobilité sociale et géographique.

Grâce à une interface permettant des requêtes sur le profil du document ou du locuteur / scripteur, sur plusieurs terrains et plusieurs siècles, il permet des études sur les réseaux et les communautés, et permet de déboucher sur des pistes de réflexion quant à ce qui définit une variété linguistique, au-delà des étiquettes traditionnellement commodes (mais peu interrogées) que sont variété « acadienne » ou « laurentienne », contexte minoritaire ou majoritaire (Martineau / Séguin, à paraître). Le fait d'avoir produit différents types d'enquêtes selon les sites permettra à terme une réflexion méthodologique sur certains paramètres de la variation.

1.4. Le Corpus *FRAN* dans le paysage des corpus de français

Deux corpus recueillis dans des projets antérieurs ont aussi été adjoints au Corpus *FRAN* : *MCVF* (« Modéliser le Changement : les Voies du Français », Martineau 2010), qui va de la période médiévale au français du XVII^e siècle, également accessible en ligne (www.voies.uottawa.ca) ; et le *LFFA* (« Laboratoire de Français Familier Ancien », Martineau 2005) qui porte sur la correspondance familiale de scripteurs lettrés et peu-lettrés du XVII^e siècle au début du XX^e siècle, en France et en Amérique du Nord, ainsi que sur des entrevues ethnologiques effectuées en Amérique du Nord – ce corpus est en cours de mise en ligne (www.polyphonies.uottawa.ca). Ces deux corpus, ajoutés au Corpus *FRAN*, permettront une interrogation depuis l'ancien français jusqu'à la période contemporaine, sur la base de stratifications sociale et régionale.

Par ailleurs, *FRAN* est aussi mis en parallèle avec deux autres corpus qui ne concernent pas spécifiquement l'Amérique du Nord, mais qui, en élargissant la perspective à d'autres aspects de la francophonie, offrent l'horizon de comparaisons plus vastes : *CIEL_F* (Corpus International Écologique de la Langue Française) et *MPF* (Multicultural Paris French). On vise ainsi à documenter des questions théoriques et sociolinguistiques partagées par les français tels qu'ils sont parlés dans différents lieux de la francophonie mondiale, qu'il sera possible de mieux envisager en faisant dialoguer les corpus, et les données et phénomènes qu'ils attestent. Ce qui nous intéresse dans la confrontation de ces deux corpus à *FRAN* n'est pas du même ordre : il s'agit plutôt de méthodologie et de données recueillies pour *CIEL_F*, et plutôt de comparaison de données sur fond de questionnements politico-sociaux d'actualité pour *MPF*.

CIEL_F (cf. Gadet et al. 2012, ainsi que le site du projet)⁶ est un corpus de données écologiques, réunies selon la même méthodologie (mêmes types de situations) avec des objectifs de comparabilité, dans de nombreuses aires de la francophonie mondiale (Europe, Afrique, Amérique du Nord, îles créolophones). Il comporte en particulier un volet concernant différents points d'enquêtes en France (dont Paris et Rouen), et un volet canadien (Québec et Acadie), lui-même décliné en plusieurs points d'enquêtes.

Quant à *MPF*, c'est un corpus qui a été recueilli en Ile-de-France (Paris et sa couronne), auprès de jeunes locuteurs au profil « innovateur », dont beaucoup relèvent de 2^e ou 3^e générations de migrants (cf. Gadet / Guerin 2012, ainsi que le site, et la 3^e partie ici même⁷). Le corpus est constitué à la fois d'entretiens visant au maximum la « proximité communicative » (au sens de Koch / Oesterreicher 2001), et d'enregistrements d'événements écologiques enregistrés par des locuteurs par ailleurs enregistrés dans les entretiens.

Pour tous ces corpus, les avancées dans les technologies numériques permettent de croiser des données sur de grands ensembles linguistiques, de façon à faire émerger les convergences et les divergences entre différents points de

6 Les deux auteurs de cet article ont été parties prenantes dans le projet *CIEL_F*, qui a bénéficié d'un soutien de l'ANR/DFG franco-allemande ANR-08-FASHS-004, de 2009 à 2012 (Porteurs de projet, Lorenza Mondada et Stefan Pfänder). Françoise Gadet y était co-chercheuse, et France Martineau était responsable des recueils pour le Québec (et Annette Boudreau responsable pour l'Acadie).

7 Il s'agissait d'un projet ANR/ESRC franco-britannique (ANR-09-FRBR-037-01), qui a pris place de 2010 à 2014 (Porteurs de projet : Françoise Gadet et Jenny Cheshire / Penelope Gardner-Chloros). Nous nommons « *MPF* » le corpus recueilli en région parisienne par l'équipe française.

la francophonie, et à mettre en évidence ce qui pourrait être regardé comme la « palette variationnelle du français » – ce terme étant pris en un sens le plus large possible. Ces avancées permettent aussi des interrogations sur les méthodes en sociolinguistique (particulièrement pour les approches sur base de corpus). En effet, il y a plusieurs raisons pour questionner les méthodes d'enquête se fondant sur des paramètres quantifiables pour établir la nature de la variation linguistique (Lamarre 2013, Gadet / Wachs 2015), compte tenu, entre autres, de la nature de l'acte de communication et de la multiplicité des réseaux et des identités dont relève un locuteur : l'identité qu'il peut attester en tant que locuteur, d'un certain âge, d'un certain sexe, ou d'une certaine classe sociale, demeure fragmentaire, ne tenant pas compte d'autres facteurs moins directement catégorisables.

Les deux sections qui suivent sont indicatives quant aux travaux qui peuvent être menés à partir de ces corpus. Elles présentent, de façon contrastée, des recherches sur la variation linguistique, et montrent le parti qui peut être tiré d'analyses prenant en compte les réseaux, qui ouvrent des perspectives qu'on n'aurait pas nécessairement croisées avec des modèles plus traditionnels.

2. Les territoires de l'identité : l'expression du futur périphrastique au Québec⁸

2.1. La variable *je vais/je vas/m'as*

En français canadien, trois variantes coexistent pour la première personne du futur périphrastique : *je vais*, regardé comme soutenu (1a), *je vas*, familier ou même neutre (1b), et *m'as*, considéré comme populaire (1c).⁹ En français européen, *m'as* est pour ainsi dire inexistant, ce qui a pour effet que *je vas* est généralement associé à un français familier ou populaire / régional.

- (1) a. *Je vais* partir.
b. *Je vas* partir.
c. *M'as* partir.

8 Cette section s'appuie sur deux communications qui ont été présentées, l'une à Nanterre au colloque *Les métropoles francophones en temps de globalisation* (Martineau / Blondeau / Frenette 2014), l'autre à Trèves au Colloque *Français du Canada – Français de France. L'Amérique francophone Carrefour culturel et linguistique* (Gadet / Martineau 2014) ; ainsi que sur l'article Martineau / Séguin (à paraître).

9 Nous avons exclu les cas où *aller* est verbe de mouvement (*je vas/je vais*), qui ne fait jamais intervenir *m'as*.

À partir de l'analyse de cette variable, en particulier des emplois de *m'as*, nous montrons comment une étude tenant compte des réseaux aide à comprendre les continuités / ruptures linguistiques et les alliances communicatives entre locuteurs dans un quartier dit culturellement homogène.

Les locuteurs francophones de l'est de Montréal, majoritaires depuis l'urbanisation du territoire à la fin du XIX^e siècle (cf. Linteau 2012), ont créé un milieu qui s'est transformé au fil du temps en une zone de mixité sociale où les pratiques culturelles et langagières s'entremêlent et les contacts avec les anglophones ne sont pas absents. Notre étude se fonde sur un groupe de douze locuteurs âgés de Hochelaga-Maisonneuve (HOMA), quartier ouvrier de l'est de Montréal qui a connu, dans la dernière décennie, une gentrification dont nous avons examiné les trajectoires géographiques, familiales et sociales (Martineau / Blondeau / Frenette 2014, Gadet / Martineau 2014). La variable de 1^{ère} personne de l'auxiliaire *aller* dans le futur périphrastique (*je vais/je vas/m'as* partir) a servi d'indice sociolinguistique de la variation diastratique et diatopique (cf. entre autres Martineau / Mougeon 2005, Martineau 2009).

Le Tableau 1 montre la fréquence d'emploi des trois variantes chez les locuteurs âgés.

Tableau 1 : Fréquence d'emploi de trois variantes de la première personne du singulier du verbe *aller*, auxiliaire du futur périphrastique chez douze locuteurs âgés d'Hochelaga-Maisonneuve à Montréal.

Les données proviennent du Corpus FRAN (dir. F. Martineau), plus particulièrement du sous-corpus variationniste Hélène Blondeau, France Martineau, Mireille Tremblay de Hochelaga-Maisonneuve 2012.

<i>Je vais</i>	<i>Je vas</i>	<i>M'as</i>	Total
18,8 % (39/207)	70 % (145/207)	11,2 % (23/207)	100 % (207/207)

Les locuteurs âgés interrogés apparaissent afficher une fréquence élevée d'emploi de *je vas* (70 %) ; rien d'étonnant, puisqu'au Québec, et plus généralement dans le parler laurentien, c'est la variante orale par défaut. La variante *m'as* est la moins fréquente et ce, même dans un quartier populaire. Ces données, lorsqu'on les compare à celles de locuteurs nés à la fin du XIX^e siècle, montrent que *m'as* a connu un déclin progressif (*je vais* 0,3 % ; *je vas* 60,1 % ; *m'as* 39,6 %, Martineau 2014a). Cette tendance à une régression de l'emploi de la variante associée au parler populaire est confirmée par Sankoff et Thibault (2011), qui comparent le corpus de Montréal 1971 à celui de 1984 (recueillis dans des conditions semblables). Dans le premier, le pourcentage de *m'as* est de 30,7 % (177/576), et, dans le second, de

15,9 % (217/1368). Dans le corpus recueilli en Estrie à Stanstead en 2001 par les mêmes auteurs, le pourcentage est encore plus bas (12,2 % 19/156), résultat qui se rapproche des chiffres du Tableau 1. Ces résultats doivent évidemment tenir compte d'autres facteurs, comme la classe sociale ou le sexe, mais il apparaît que *m'as* a connu une régression depuis le début du XX^e siècle, même dans des quartiers à caractère ouvrier comme Hochelaga-Maisonneuve. Mais ce Tableau 1 dissimule une grande hétérogénéité entre locuteurs, qui ne peut se saisir que par l'étude des parcours socio-biographiques et des positions dans le réseau social immédiat. Nous nous arrêterons sur trois locuteurs, habitant le même quartier mais dont les réseaux, les parcours et les aspirations sont bien différents.

2.2. Portraits de trois locuteurs¹⁰

Le premier locuteur, Gérard, est retraité après avoir été contremaître dans une usine du quartier. Il a passé sa jeunesse dans un quartier ouvrier en périphérie de Montréal, puis a déménagé à Hochelaga-Maisonneuve lorsqu'il s'est marié. En cela, il correspond au profil ouvrier de Hochelaga-Maisonneuve, bien que le poste qu'il a occupé ait impliqué des responsabilités. Le Tableau 2 montre ses résultats pour la variable à l'étude.

Tableau 2 : Fréquence d'emploi de trois variantes de la première personne du singulier du verbe aller, auxiliaire du futur périphrastique chez Gérard, d'Hochelaga-Maisonneuve.
Les données proviennent du Corpus FRAN (dir. F. Martineau), plus particulièrement du sous-corpus variationniste Hélène Blondeau, France Martineau, Mireille Tremblay de Hochelaga-Maisonneuve 2012.

Je vais	Je vas	M'as	Total
7,4 % (2/27)	77,7 % (21/27)	14,9 % (4/27)	100 % (27/27)

L'usage linguistique de Gérard montre la fréquence de la variante neutre *je vas*, en accord avec les fréquences moyennes du quartier. Ce serait donc le locuteur type du quartier. Il est d'ailleurs très bien réseauté dans le quartier et membre de plusieurs organismes bénévoles. En accord avec ce milieu ouvrier qui connaît des racines militantes à la cause souverainiste et à la protection du français dans la sphère publique, Gérard est sensible au statut du français au Québec. Il dira ainsi : « On appelle ça une shop en anglais mais c'est modèlerie en français ».

10 Ce sont des pseudonymes qui sont utilisés.

Le deuxième locuteur, Jacques, connaît Gérard et habite à quelques rues de lui. Mais, contrairement à Gérard, son usage le plus fréquent est *je vais*, en rupture avec les 'normes' du quartier, comme le montre le Tableau 3.

Tableau 3 : Fréquence d'emploi de trois variantes de la première personne du singulier du verbe aller, auxiliaire du futur périphrastique chez Jacques, d'Hochelaga-Maisonneuve.
Les données proviennent du Corpus FRAN (dir. F. Martineau), plus particulièrement du sous-corpus variationniste Hélène Blondeau, France Martineau, Mireille Tremblay de Hochelaga-Maisonneuve 2012.

Je vais	Je vas	M'as	Total
53,3 % (8/15)	46,7 % (7/15)	0 % (0/15)	100 % (15/15)

La position sociale de Jacques s'apparente à celle de Gérard, en ce sens qu'il a occupé un poste de responsabilité, celui de gérant de pharmacie. Il n'appartient toutefois pas au monde ouvrier de Gérard. Même s'il a vécu, depuis sa prime enfance, dans le quartier de Hochelaga-Maisonneuve, contrairement à Gérard qui s'identifie à l'élément ouvrier et œuvre dans des groupes communautaires, Jacques est très conscient de sa position sociale. Il a le sentiment d'être le gardien d'un certain passé glorieux d'une partie du quartier Hochelaga-Maisonneuve, celle de Maisonneuve où médecins et notaires habitaient, et réagit fortement à la migration de populations venant de quartiers plus pauvres, dont le Centre-Sud, vers son quartier.

- (2) Pis d'autant plus on euh je me souviens parce qu'à partir des années soixante et dix euh moi j'avais pas vu ça dans le quartier ici en pharmacie des poux. <I1 : Ah oui.> Mais c'est drôle quand même c'était une coïncidence peut-être mais on a vu une épidémie de poux arriver en même temps que ces euh [phrase non-terminée] <I1 : Oui oui oui> Ça c'est une affaire qui m'avait marqué à l'époque on en parlait souvent. L'épidémie de poux là quand ça a commencé dans ces <I1 : Oui oui oui.> on appelait ça euh oui ça a changé de façon radicale le quartier.

On ne peut pas associer Jacques à la nouvelle gentrification du quartier Hochelaga-Maisonneuve. C'est un petit gérant, fils d'un garçon de table, qui a donc connu une certaine ascension sociale et qui demeure très attaché au quartier Maisonneuve qu'il idéalise. Comme Gérard, il est sensible au statut du français dans la métropole montréalaise et exige partout de se faire servir en français. Son parcours ressemble à celui d'un jeune ouvrier montréalais de la fin du XIX^e siècle, Onésime Labrecque, étudié par Martineau (2007), qui, malgré ses origines modestes, présente des usages plus proches de la bourgeoisie à laquelle

il aspire dès l'âge de 20 ans et vers laquelle d'ailleurs il se hissera tout au long de sa vie, finissant ses jours propriétaire d'une belle maison en face d'un parc, d'un commerce florissant, et président de la Librairie d'action canadienne-française. En d'autres mots, ses usages, alors qu'il a 20 ans et tient une correspondance avec son père, annoncent déjà son parcours de vie, le regard tourné vers l'ailleurs de son quartier ouvrier.

Contrairement à Gérard et à Jacques, le troisième locuteur, Lucien, n'a pas de racines dans le quartier. C'est un enfant de migrant. Son père, né en France à Carnières, département du Nord, arrive à Montréal à l'âge adulte au début du XX^e siècle, peut-être en rupture sociale avec une famille de notaires. Sa mère est de Québec. Lucien a habité Montréal toute sa vie, surtout dans l'est ouvrier, mais n'a pas toujours vécu dans Hochelaga-Maisonneuve. Il représente l'invasion d'habitants des quartiers pauvres vers Hochelaga-Maisonneuve qu'a décrite Jacques.

Lucien marque clairement sa rupture avec le passé français de son père, comme l'illustre le passage suivant :

- (3) Pis euh les « chums » à mon père ils venaient chez nous pis ils me disaient « Comment ça fait tu parles pas français ? » J'ai dit « Moi si je parle français icitte m'as me faire tuer. » Parce que les/ les/ les gars je me tiens avec là c'est pas des/ c'est pas des gars qui/ c'est des gars qui sacraient pis des gars qui parlaient mal pis en tout cas. Pis si je parle français ils vont prend/ me prendre pour une tapette.

Lucien ne participe pas activement aux activités du quartier. C'est un marginal, côtoyant parfois la violence, passant de petit boulot à petit boulot. Son emploi de *m'as*, comme le montre le Tableau 4, beaucoup plus élevé que dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve en général, ou qu'au Québec, reflète cette marginalité, sa rupture avec le passé français de son père, mais aussi avec le quartier Hochelaga-Maisonneuve.

Tableau 4 : Fréquence d'emploi de trois variantes de la première personne du singulier du verbe aller, auxiliaire du futur périphrastique chez Lucien, d'Hochelaga-Maisonneuve.

Les données proviennent du Corpus FRAN (dir. F. Martineau), plus particulièrement du sous-corpus variationniste Hélène Blondeau, France Martineau, Mireille Tremblay de Hochelaga-Maisonneuve 2012.

Je vais	Je vas	M'as	Total
0 % (0/11)	15,3 % (2/13)	84,7 % (11/13)	100 % (13/13)

Cette étude de la première personne du singulier du futur périphrastique montre qu'en dehors des questions de classes sociales ou de territoire (quartier, ville, région), il faut tenir compte des réseaux auxquels se sentent (ou non) liés les individus. À Hochelaga-Maisonneuve, l'emploi de *m'as* correspond à ce que l'on trouve dans les parlers laurentiens, mais lorsqu'on examine de plus près les données, il apparaît que des locuteurs habitant la même rue, qui ont le même âge, qui sont parfois issus de conditions sociales comparables, et qui se côtoient sans doute au dépanneur du coin, peuvent avoir des usages très différents selon leur parcours de vie et leurs réseaux. Avant d'être d'Hochelaga-Maisonneuve, ces locuteurs sont intégrés dans des réseaux familiaux, sociaux, qui déterminent leurs choix de vie comme leurs choix linguistiques. C'est ainsi que les jeunes, qu'ils soient de Montréal ou de Gatineau, ont plus en commun du fait d'appartenir à la même cohorte, ouverte à une certaine mondialisation et à la standardisation du français, ce qui explique à la fois leur fréquence très basse de *m'as*, associé au parler populaire et au parler laurentien, et leur intégration de termes anglais, même lorsqu'ils vivent dans des contextes où le français est majoritaire et a un statut officiel, comme au Québec.

2.3. Les nouveaux arrivants

Cette question du parcours de vie et de la position des locuteurs dans leurs communautés permet aussi de comprendre les usages des nouveaux arrivants dont le parcours de vie est justement marqué de ruptures, géographiques il va de soi, mais souvent aussi, linguistiques et culturelles. Dans Martineau (2014a), l'usage de *je vais/je vas/m'as* a été étudié chez des enfants de migrants francophones, certains provenant de l'Ontario ou du Québec, d'autres d'Europe francophone (France et Belgique). De façon presque catégorique, les enfants de migrants se définissent non pas par le lieu où ils sont nés – en Saskatchewan, dans l'Ouest canadien – mais par rapport au lieu d'origine de leurs parents : ils se disent *Québécois, Ontariens, Belges, Français, Bretons*¹¹... Leur usage révèle également leur position identitaire et l'influence de leurs parents, selon leur lieu d'origine. Les locuteurs nés de parents dont la variété est canadienne (laurentienne) emploient davantage *m'as*, pour ainsi dire inconnu en Europe, alors que les locuteurs nés en Saskatchewan dont les parents

11 Cette observation n'est pas sans rappeler les propos tenus par de jeunes Franciliens de deuxième génération enregistrés dans MPF, qui se disent *Algériens* ou *Congolais*, alors même qu'ils sont Français nés en France, et, souvent, ne connaissent pas l'Algérie ou le Congo, voire ne parlent pas la langue des parents (en l'occurrence, l'arabe ou le lingala). Cf. Gadet / Kaci (2012), pour le portrait d'un jeune rebeu (3^e génération de Français, qui s'auto-désigne comme *Algérien*).

sont d'origine européenne ne l'emploient à peu près pas. Au-delà du territoire de naissance (la Saskatchewan), c'est la force du lien familial qui s'impose.

C'est ce lien aux racines que nous avons étudié chez des jeunes issus de la migration d'Afrique du Nord ou d'Haïti à Montréal-Nord. Comme le montrent Blondeau et al. (2014), si le quartier d'Hochelaga-Maisonneuve est à l'image du Québec pour le nombre de parlants français à la maison (Question du recensement 2011 : « Langue parlée le plus souvent à la maison ») (HOMA 81,2 % ; Québec 85 %), Montréal-Nord et Villeray-St-Michel-Parc-Extension sont à l'image de Montréal par le caractère multilingue (Question du recensement 2011 : « Langue parlée le plus souvent à la maison » : Montréal : français 54,3 %, anglais 25,3 %, autre 20,4 % ; Villeray-St-Michel-Parc-Extension : français 53,7 %, anglais 9,2 %, autre 37,1 % ; Montréal-Nord : français 66 %, anglais 7,8 %, autre 26,2 %).

Comme le montre le Tableau 5, les jeunes interrogés dont les origines sont d'Haïti ou d'Afrique du Nord ne présentent pas d'emploi de *m'as* (cf. aussi Martineau / Blondeau / Frenette 2014 qui trouvent pour ce quartier multiculturel, sans distinction d'âge : *je vais* 84 % (63/75), *je vas* 16 % (12/75), *m'as* 0 % (0/75)). En contraste, les jeunes francophones « de souche » de Gatineau, au Québec à la frontière avec Ottawa en Ontario, présentent 4,7 % de *m'as* (vs 64,6 % de *je vas* et 30,7 % de *je vais*) (Martineau / Dumouchel-Trudeau 2013) ; pour Montréal, un enregistrement écologique effectué auprès de jeunes montre un emploi nul, résultat semblable à celui trouvé chez les jeunes de HOMA par Martineau, Blondeau et Frenette (2014) où *m'as* est quasi-absent (cf. ici bas, Tableau 5).

Tableau 5 : Fréquence d'emploi de trois variantes de la première personne du singulier du verbe aller, auxiliaire du futur périphrastique chez des jeunes d'origine maghrébine et haïtienne de Montréal et des jeunes « de souche ».

Les données des quartiers multiculturels proviennent du sous-corpus variationniste Hélène Blondeau-Mireille Tremblay pour Montréal-Nord 2013 ; les données écologiques proviennent du sous-corpus écologique France Martineau de Montréal 2012 ; les données de HOMA-jeunes proviennent du sous-corpus variationniste Hélène Blondeau, France Martineau, Mireille Tremblay de Hochelaga-Maisonneuve 2012. Tous ces sous-corpus font partie du Corpus FRAN (dir. F. Martineau).

		Je vais	Je vas	M'as	Total
Origine Afrique du Nord (de Montréal) (3 locuteurs)	Locuteur 1	76,4 % (13/17)	23,6 % (4/17)	0 % (0/17)	17
	Locuteur 2	87,5 % (21/24)	12,5 % (3/24)	0 % (0/24)	24
	Locuteur 3	46,6 % (14/30)	53,4 % (16/30)	0 % (0/30)	30

		Je vais	Je vas	M'as	Total
Origine haïtienne (de Montréal) (3 locuteurs)	Locuteur 1	100 % (36/36)	0 % (0/36)	0 % (0/36)	36
	Locuteur 2	90,4 % (19/21)	9,6 % (2/21)	0 % (0/21)	21
	Locuteur 3	90,9 % (20/22)	9,1 % (2/22)	0 % (0/22)	22
Total pour 6 jeunes du quartier multiculturel		82 % (123/150)	18 % (27/150)	0 % (0/150)	150
Montréal écologique	Repas avec 4 locuteurs	18,8 % (3/16)	81,2 % (13/16)	0 % (0/16)	16
HOMA- jeunes (de Martineau, Frenette et Blondeau 2014)		44,4 % (86/195)	55,5 % (108/195)	0,005 % (1/195)	195

Il se peut donc que les enfants d'immigrants n'emploient pas *m'as* parce que leurs parents ne l'avaient pas dans leur répertoire, comme les locuteurs de la Saskatchewan, enfants de francophones européens. Mais il se peut aussi que ces jeunes se comportent simplement comme leur groupe d'âge chez qui on note une forte régression de *m'as*, sinon sa disparition, en lien, entre autres, avec une certaine standardisation du français québécois. Toutefois, la fréquence de *je vais* est généralement beaucoup plus élevée chez les jeunes migrants que chez les jeunes d'origine canadienne-française, ce qui montre que la diffusion de *je vas* comme variante neutre, que l'on note ailleurs dans les variétés laurentiennes, ne s'est pas encore imposée. Fait exception une locutrice d'origine migrante, qui se comporte comme les jeunes d'origine canadienne-française. Mélanie (pseudonyme) est née d'un père libanais et d'une mère québécoise. Elle a grandi surtout avec sa mère, son père ayant quitté la maison alors qu'elle était toute jeune. Ses usages sont typiques de ceux des autres jeunes Québécois, comme le montrent les extraits (4) qui comporte des sacres, et (5) avec des emprunts à l'anglais, courants au Québec.

- (4) Eh sainte. Ça là je sais pas si je suis la seule qui va dire c'te truc-là moi ma mère elle me laisse jamais faire une cristie tâche ménagère. Elle a dit que je suis trop jeune même encore maintenant j'ai vingt et un pis crisse je peux rien faire dans la maison pis là maintenant elle chiâle parce que je fais rien mais elle me laissait pas r/ pas faire/ pas faire la vaisselle. Euh le lavage oubliée ça.
- (5) Conduire c'est la liberté tu as pas besoin d'attendre un autobus. Euh c'est ça. Tu as pas besoin/ tu peux partir à l'heure que tu veux pis tu peux t'en aller loin aussi. Si tu vas aller faire du « snow » tu as pas besoin d'attendre d'avoir le « lift » de quelqu'un. [...] je pense à ma « job » euh tout le temps besoin de transporter du

« stock » à me déplacer dans les endroits qui sont loin du camp c'est chiant. Y aller en « bus » pis en taxi ça revient cher.

Cette locutrice partage avec d'autres jeunes Québécois une ambivalence envers une certaine image de la culture québécoise (cf. en 6).

- (6) J'aime pas particulièrement la musique québécoise. Euh je/ je/ c'est ça. Pis je/ euh la Saint-Jean euh je suis pas euh/ je suis pas je/ je me sens pas vraiment touchée par la Saint-Jean euh. C'est ça. J'ai l'impression que euh c'est plus une affaire que les gens ils vont se soûler pis si j'ai envie de me soûler je vas le faire les autres journées là. Pis touT ça mais c'est ça je me sens pas souverainiste non plus euh j'ai pas euh/ j'ai pas de sentiment euh intense envers le Québec pis euh/ oui.

Ce qui chez un locuteur comme Lucien de Hochelaga-Maisonnette, est un indice de loyauté envers une classe sociale est rejeté par cette locutrice, comme on le voit dans l'extrait (7).

- (7) Euh. Je suis pas une grande amoureuse des toi [[twe]] et moi [[mwe]] icitte astheure. Le pur québécois là Euh je trou/ je trouve que pas que c'est très très beau.

Comme le montre Lamarre (2013), les jeunes issus de l'immigration ne se catégorisent souvent plus comme anglophones, francophones ou allophones. En effet, « there is a growing number of young people for whom these categorizations are no really pertinent. » (p. 13). On pourrait sans doute étendre cette nouvelle attitude en étudiant les réponses obtenues lors d'enquêtes sur les attitudes face à la langue, de la part de jeunes Montréalais d'origine canadienne-française.

2.4. Conclusion sur la variable du futur périphrastique

L'étude de la première personne du futur périphrastique a permis de montrer une nette différence entre les locuteurs plus âgés et les jeunes, qui dans une certaine mesure abandonnent les traits les plus saillants du français populaire québécois. On ne peut toutefois comprendre les usages plus en détail sans les resituer dans les parcours de vie. Au-delà du territoire géographique, le territoire identitaire a pour premières frontières celles de la famille et des amis. La locutrice d'origine libanaise qui présente un usage de *je vas* semblable aux autres jeunes Montréalais affiche des pratiques et attitudes linguistiques semblables à ceux de son groupe d'amis. Bien qu'elle habite un quartier multiculturel auquel elle se dit très attachée, qu'elle dise qu'elle aimerait apprendre l'arabe en lien à l'origine de son père, ses usages sont conformes à ceux des jeunes de son quartier.

On peut ainsi établir que l'exploration de certaines variables linguistiques ne reflète pas seulement une façon de parler d'un locuteur au moment de l'enquête, mais constitue un indicateur quant à sa façon de se percevoir dans la communauté

et quant à ses ambitions ou ses projets de vie. Notre étude se démarque ainsi des résultats obtenus par Blondeau, Sankoff et Charity (2002), qui montrent les changements d'usages de locuteurs au fil de leur vie et de leur mobilité sociale (donc, *post hoc*). On peut se demander à quel(s) facteur(s) relier cette différence : aux méthodologies adoptées ? Ou bien au fonctionnement (linguistique et/ou sociolinguistique) de différentes variables ? De ce point de vue, la progressive érosion de *m'as* risque de rendre l'étude de cette variable de moins en moins productive ; des phénomènes davantage liés au contact avec l'anglais, par exemple l'emploi de *so* vs *ça fait que* pour exprimer la conséquence (Martineau / Séguin, à paraître), sont sans doute désormais plus à même de montrer les négociations identitaires des locuteurs francophones nord-américains.

Faute d'un plus grand nombre d'études poursuivant une problématique ainsi axée sur les réseaux, il est pour le moment difficile de poursuivre la généralisation. Mais on retiendra la nécessité de sélectionner les variables en fonction d'une analyse sociolinguistique, toutes n'étant pas susceptibles de s'avérer aussi informatives pour un terrain donné. Toutefois, les difficultés soulevées par cette réflexion ne sauraient conduire à l'économie de questionnements sur ce qu'une démarche strictement variationniste et quantitative à base de variables permet d'atteindre, et ce qui au contraire, lui échappera. C'est la problématique du sens social des variables (Eckert 2012).

3. Une autre application de la notion de réseaux, à partir du corpus MPF

Nous allons maintenant soulever d'autres questions, à partir d'un autre point de vue sur les réseaux, et d'exemples que nous irons chercher dans le corpus MPF : il s'agit de la façon dont les locuteurs eux-mêmes s'expriment quant à leurs façons de parler.

La méthodologie mise en œuvre dans la région parisienne pour recueillir des entretiens (que ce soit dans le corpus MPF ou dans la partie de FRAN qui concerne Paris)¹² n'est pas exactement parallèle à celle des recueils de corpus variationnistes, puisqu'elle s'appuie sur des réseaux et des histoires conversationnelles antérieures partagées. Selon nous, il n'y a pas là d'obstacle à une démarche de comparaison

12 Nous ne parlons ici que des composantes des deux corpus concernant des entretiens. Les deux corpus partagent par ailleurs la caractéristique d'avoir recueilli des données écologiques, qui, pour FRAN, concernent Gatineau et Montréal (cf. Martineau / Dumouchel-Trudeau 2013), mais aussi Paris et Rouen (cf. Gadet / Moreno 2013).

entre données recueillies de façons diversifiées, du moins tant que l'on se situe à un certain niveau de généralisation (cf. Gadet / Wachs 2015)

3.1. Paris, en Amérique du Nord ?

On commencera par évoquer une question que ne manquera pas de soulever l'étrangeté qu'il y a à s'intéresser à la France et à la région parisienne, dans un grand projet sur l'Amérique francophone. C'est pourtant une démarche qui nous a paru souhaitable et même nécessaire, pour deux raisons (au moins), à la fois d'un point de vue historique et d'un point de vue actuel se projetant vers les évolutions vraisemblables.

D'un point de vue historique, il est incontestable que le français du Canada a pour origine le français de France, plus particulièrement du nord-ouest de la France et de la région parisienne (Morin 1994, 2002). Ce premier aspect soulève donc des questions sur les cheminements parallèles et/ou divergents qu'ont pu suivre les deux français (de France et du Canada, et plus globalement d'Amérique du Nord), et impose d'établir quels facteurs, en particulier socio-historiques et idéologiques, ont pu jouer un rôle (facilitateur ou inhibiteur) dans les divergences de ces évolutions, quelles sont les convergences qui se maintiennent, et quelles évolutions sont parallèles. Les convergences sont souvent minimisées par rapport à l'intérêt porté aux différences, alors même qu'elles devraient nous en apprendre beaucoup sur le fonctionnement interne des variétés de français.

Quant à ce qu'il en est de l'état actuel des deux français, la volonté de comparaison tient compte de ce que toutes les métropoles occidentales ont affaire aujourd'hui à une immigration, en provenance du monde entier, qui se manifeste dans un certain « multiculturalisme ». ¹³ Celui-ci n'est pas négocié de la même manière dans toutes les cultures (en particulier sur le plan scolaire), avec ici aussi, du moins peut-on le supposer, des effets linguistiques diversifiés.

Pour l'essentiel, on peut opposer le modèle anglo-saxon (communautariste) au modèle français (assimilationniste, intégrationniste) – d'autres modèles pouvant tendre vers l'un ou vers l'autre de ces deux pôles, selon un large continuum. Parmi les questions qui se posent, il y a celle de savoir si cette dichotomie perdurera (ou combien de temps elle perdurera), et dans quelle mesure elle conservera la même forme. La conséquence est que l'on peut s'attendre à des différences entre Paris et Montréal, qui conduiraient à se demander si l'on peut simplement concevoir

13 Ce terme lui aussi continue à constituer un objet de discussions et de débats, d'ailleurs plus politiques que proprement linguistiques ou même sociolinguistiques, comme on l'a montré dans Gadet / Hambye (2014).

Paris comme une sorte d'anti-Montréal (ou l'inverse) : il s'agit de deux métropoles francophones, certes, mais plusieurs traits les opposent. D'abord, l'éventuelle différence de provenance des migrants, la France étant une ex-puissance coloniale et accueillant un fort pourcentage de migrants provenant du Maghreb et d'Afrique noire. On peut aussi attendre des effets de la situation géographique de Montréal, dans un pays / continent anglophone. On doit enfin tenir compte d'effets attendus d'un fort centralisme idéologique français en rapport à la langue (en particulier, encore une fois, pour le plan scolaire). Les perspectives « d'intégration » ¹⁴ des locuteurs apparaissent aussi différentes, les politiques de gestion des populations migrantes ne reposant pas sur les mêmes principes.

3.2. Les effets des réseaux dans les idéologies linguistiques ordinaires

MPF s'inscrit dans une perspective qui a renoncé à se couler, pour la sélection des sujets enregistrés, dans des paramètres de quadrillage socio-démographique. Le choix des locuteurs (qui certes manifestent un certain profil) a été établi sur la base d'une « proximité communicative » entre les protagonistes (cf. Koch / Oesterreicher 2001), effet du partage d'un même réseau ou d'une communauté de pratique (cf. Meyerhoff / Strycharch 2013), ce qui se manifeste par une histoire conversationnelle partagée. Les réseaux qui ont été exploités pour le choix des enquêtés relèvent de différents types, participant, selon les opportunités dont disposent les enquêteurs, d'une existence antérieure à l'enquête, ou bien ayant été constitués dans l'objectif de l'enquête. Cependant, il s'agit toujours de s'installer dans la longue durée, et jamais d'entretiens ponctuels. L'un des objectifs était aussi de pratiquer (ou de faire pratiquer) des enregistrements écologiques parallèles aux entretiens.

Nous n'avons pas, dans *MPF*, pratiqué de décomptes sur des phénomènes variables, qui, en l'absence de principes de quadrillages socio-démographique ou social, n'auraient guère de portée signifiante. Il n'est ainsi pas question d'établir un parallèle *stricto sensu* avec le travail fait sur Montréal et ce qu'a permis de montrer une variable comme celle du futur périphrastique présentée en deuxième section. D'ailleurs, il y a tout lieu de se demander quels phénomènes (et de quel ordre) pourraient s'avérer sociolinguistiquement différenciateurs entre des locuteurs de la région parisienne (au-delà des traits récurrents de ce qu'il est convenu d'appeler « français populaire », plus ou moins reconfiguré dans les « parlers jeunes »). Ceci

14 Ce terme, comme tous ceux qui réfèrent à la gestion par l'Etat de populations nouvellement arrivées (ou descendant immédiatement de nouveaux arrivants), n'est lui non plus pas sans donner lieu à de nombreux enjeux de débats, d'abord terminologiques mais en dernière instance politiques.

engage à se poser des questions sur les valeurs d'investissement symbolique que peuvent revêtir certains phénomènes, dans certains lieux.

Une étude testant sur des extraits d'enregistrements des variables « traditionnelles » comme *ne*, *que*, ou certaines variables phoniques, n'a pu établir aucune différence pertinente sur le plan grammatical (cf. Gadet 2015), au point qu'il y aurait lieu de se demander si les seuls facteurs susceptibles d'être différenciateurs ne seraient pas d'ordre lexical¹⁵ (et peut-être aussi certains aspects phoniques). Non pas que les phénomènes morpho-syntaxiques ne revêtent pas d'intérêt, mais ils méritent certainement d'être abordés différemment. Ainsi, par exemple, le *ne* de négation peut recouvrir une certaine adhésion à des valeurs scolaires, et à ce titre il n'apparaîtra pas de la même manière dans différents segments de l'entretien.

En revenant à la question de ce qui peut être étudié à travers une problématique de réseaux, nous nous contenterons de présenter ici des propos tenus par deux jeunes filles, montrant la façon dont les représentations jouent dans les façons de parler. Ana et Juline (pseudonymes) sont des élèves d'environ 15 ans dans un « internat d'excellence », provenant de collèges de « quartiers sensibles » ou de ZEP (en l'occurrence, Grigny et Mantes-la-Jolie), et d'origine l'une, portugaise, l'autre congolaise. Plus d'un an après leur arrivée à l'internat, elles sont toutes les deux enregistrées, ensemble, par un membre de l'équipe *MPF*, qui était à l'époque assistante d'éducation dans ledit collège (Anaïs Moreno). La conversation est pour elles l'occasion de mesurer la distance entre leurs pratiques antérieures (y compris langagières) et leur fonctionnement actuel. Au croisement entre deux types de réseaux (celui de l'internat et celui de leurs amis « d'avant », qu'elles revoient en retournant dans leur famille tous les week-ends), elles sont dans une

15 Et encore ! On rencontre partout des attestations du phénomène que Rampton avait nommé *crossing* (l'adoption, par des membres d'un groupe « autre », d'un ou de plusieurs trait(s) porté(s) au départ par un groupe clairement identifié, socialement ou ethniquement), dont il a reconnu l'extrême complexité en parlant désormais plutôt de *Contemporary Urban Vernacular*, susceptible d'être partagé par tous les locuteurs (cf. en particulier son article de 2011). Il devient dès lors difficile de considérer un phénomène, de quelque ordre qu'il soit, comme typique d'une quelconque population, en tout cas pour un type de population innovatrice (peut-être en va-t-il différemment pour les groupes ou réseaux conservateurs ?). On peut en donner un exemple concernant la région parisienne : la plupart des jeunes, quelles que soient leurs origines familiales et sociales propres, connaissent ou utilisent quelques mots arabes (comme *seum*, *wesh*, *dawa*, *miskine*, *belek*, *chouf*, *kiffer*, *zaama*, etc.) – sans qu'il soit, bien entendu, ici question de conversations entre deux arabophones.

position particulièrement privilégiée de « pont »,¹⁶ leur permettant d'évaluer les différences. Leurs jugements à l'égard de leurs pratiques antérieures sont sévères (cf. en particulier l'extrait 11), et il apparaît qu'elles sont bien conscientes, à défaut de savoir mettre des mots experts dessus, du point auquel elles fonctionnaient auparavant en réseaux fermés et cohésifs.

- (8) là-bas c'était un zoo pour moi [...] <J'apprenais> rien (.) j'étais (.) influencée (...). Euh le collègue c'était même pas un collègue pour moi c'était (..) comme une un centre de loisirs mais <franchement oui euh faisait n'importe quoi> (Anaïs 1, Ana, 587)
- (9) avant je je parlais euh je disais par exemple wesh à un garçon mais (.) je me rendais pas compte que c'était moche sur une fille ou des trucs comme ça et là (.) en arrivant ici euh je me suis rendue compte que (.) c'était pas beau quoi je pouvais pas parler comme me permettre de parler comme ça (Anaïs 1, Juline, 772)
- (10) c'était normal (.) parce qu'on > vivait dedans (.) c'était notre vie à la base (...). Mais quand tu changes de monde mais tu t'aperçois que (.) <ouais> tu avais pas de vie avant tu sais (Anaïs 1, Ana, 952)
- (11) Au début on pensait pas au début <on était> ouais c'est dar et tout justement c'est dar c'est bien on est dans le game et tout. [...] Mais non là depuis qu'on enfin (.) on va dire qu'on depuis qu'on a mis les pieds sur terre (.) c'est cette langue pour moi c'est une langue de euh de singe c'est une langue euh (.) voilà (.) (rire) [...] je sais pas je trouve ça ridicule (Anaïs 1, Ana, 1372)

Cette problématique des effets linguistiques et langagiers d'un fonctionnement dans « l'entre-soi » n'est pas sans rappeler ce qu'avait voulu établir le sociologue Basil Bernstein dans les années 1970, avec la problématique du code restreint vs code élaboré (cf. Macaulay 2004, et Gasquet-Cyrus / Wharton 2012, sur la nécessité de réévaluer son apport à l'histoire de la (socio)linguistique). Il illustre certes son point de vue de façon un peu maladroite (à la fois dans les modalités d'obtention de ses données et dans la sélection des variables linguistiques qu'il voulait tester), mais il avait bien eu l'intuition de l'importance, pour les fonctionnements sociolinguistiques, de l'organisation sociale des locuteurs en des groupes ou réseaux de types différents.

Au-delà de plaintes sur la décadence de la langue, l'illettrisme des jeunes ou les dénonciations sur la pauvreté de leur vocabulaire (cf., parmi d'autres, Bentolila, par exemple 2015), il apparaît nécessaire de chercher à comprendre les effets d'organisations sociolinguistiques dans des réseaux particulièrement cohésifs.

16 *Pont* (« bridge ») est le terme utilisé par Granovetter, le sociologue à l'initiative de la problématique des réseaux (1973), pour désigner ces individus en position de « passeurs » entre deux réseaux très différents.

C'est d'ailleurs sans doute en lien avec cette cohésion, si décisive chez les jeunes, que des phénomènes relevant du lexique et du phonique, apparaissent comme particulièrement saillants.¹⁷

4. Conclusion

À la croisée du passé et de l'avenir, le présent des locuteurs est chargé du poids du passé et annonce, au moins par certains de ses aspects, l'avenir le plus vraisemblable d'une situation linguistique (à condition que le chercheur ait correctement identifié les forces sociolinguistiques à l'œuvre). Nous faisons l'hypothèse que ce qui est illustré sur un terrain spécifique nous apprendra quelque chose sur la francophonie en général (et probablement aussi sur les langues dans leur usage, de façon générale).

Le (socio)linguiste a constamment affaire à des catégorisations et à des assignations de frontières : c'est certes le cas quand il fait une détermination géographique, mais ça l'est tout autant quand il détermine des catégories comme « femme », ou « jeune ». Il se met ainsi dans une position d'expert, de celui qui assigne une catégorie identitaire (position étique, avec plus ou moins de compétence pour le faire, et le risque de placage), par opposition à la façon dont un locuteur se définit et se perçoit lui-même (position émique) – pour tout ce qui concerne l'identité, cf., entre autres, Kiesling (2013).

Mais les réflexions sur l'identité montrent que l'individu parlant n'est pas qu'un « parlant » : c'est aussi un agent social, pris dans des réseaux de communication. Comme ces réseaux sont toujours fluides, mouvants et constamment en cours de reconfiguration, les catégories pré-déterminées risquent fort d'en manquer au moins une partie, que ce soit par le gommage des acteurs de discours (agents), de ceux qui font du sens social avec leur discours et leurs façons de parler (cf. Eckert 2012, Gadet / Wachs 2015) au profit de grilles d'analyse préconçues, qu'elles soient de nature « externe » (grille socio-démographique) ou « interne » (catégories grammaticales traditionnelles, qui risquent de manquer en partie les spécificités de la langue parlée). Il faut donc comprendre comment l'individu se définit dans des réseaux et comment il joue avec les frontières qui pourraient lui être assignées par les experts.

La façon dont un individu négocie sa langue et son identité dans son espace social et dans ses réseaux peut ainsi être appréhendée sous un angle quantitatif

17 De nombreuses autres pistes sur le rôle des réseaux sont en cours d'exploitation, ou simplement de mise en place, en particulier pour exploiter les corpus écologiques et les comparer d'une part entre eux, d'autre part aux entretiens.

(mesurer des éléments de ses usages), mais doit aussi l'être de façon qualitative : quel est son parcours de vie ? Quelles sont ses attitudes face à la/langue(s) de son répertoire ?¹⁸ Face aux autres groupes linguistiques et sociaux ? Tout individu est aujourd'hui susceptible d'être mobile, dans son espace géographique et social, comme dans ses réseaux.

Références bibliographiques

- Ali-Khodja, Mourad / Urbain, Émilie : « Le rôle du clergé dans la construction d'un discours 'd'autorité' sur la langue en milieu francophone minoritaire : l'exemple de l'Acadie du Nouveau-Brunswick à la fin du 19^{ème} siècle ». In : Remysen, Wim (éd.) : *Les Français d'ici : du discours d'autorité à la description des normes et des usages*. (Voies du français). Presses de l'Université Laval : Québec 2014, pp. 15–35.
- Bentolila, Alain : « Agence de la langue française : Les conseils d'un linguiste à Manuel Valls », retrieved from <http://www.lefigaro.fr/voix/politique/2015/03/09/31001-20150309ARTFIG00270-agence-de-la-langue-francaise-les-conseils-d-un-linguiste-a-manuel-valls.php>
- Blondeau, Hélène / Sankoff, Gillian / Charity, Ann : « Parcours individuels dans deux changements linguistiques en cours en français montréalais ». *Revue québécoise de linguistique* 31(1), 2002, pp. 13–38.
- Blondeau, Hélène / Tremblay, Mireille : « La quête du vernaculaire local et la contribution des jeunes Montréalais issus de l'immigration haïtienne et maghrébine », Communication au Colloque de l'Association for French Language Studies, Université de Caen Basse-Normandie, Caen, 17–19 juin 2015.
- Blondeau, Hélène / Tremblay, Mireille / Amgott, Natalie / Ziani, Mélissa : « Le français dans la diversité de ses pratiques à la mesure d'un quartier montréalais ». Communication à la conférence annuelle de l'American Council for Quebec Studies, Montréal, 16–19 octobre 2014.
- Boudreau, Annette : « Des voix qui se répondent. Analyse discursive des idéologies linguistiques en Acadie : l'exemple de Moncton ». *Minorités linguistiques et Société / Linguistic Minorities and Society* 4, 2014, pp. 175–199.
- CIEL_F, *Corpus International Ecologique de la Langue Française*, <http://ciel-f.org/>

18 D'où l'importance, dans la constitution de « grands corpus », de se donner l'objectif d'établir des fiches de métadonnées très précises, qui dépassent largement la conception en « facteurs externes » ou l'assignation de cases d'une grille socio-démographique.

- Eckert, Penelope : « Three Waves of Variation Study : the Emergence of Meaning in the Study of Sociolinguistic Variation ». *Annual Review of Anthropology* 41, 2012, pp. 87–100.
- Ernst, Gerhard : « ‘qu’il n’y a orthographe ny virgule encorre moins devoielle deconsol et pleine delacunne’ : la norme des personnes peu lettrées (XVII^e et XVIII^e siècles) ». In : Iliescu, Maria / Siller-Runggaldier, Heidi / Danler, Paul (éds.) : *Actes du XXV^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes, Innsbruck, 3–8 septembre 2007*. Vol. 3. De Gruyter : Berlin 2010, pp. 543–551.
- Francard, Michel (en collaboration de Geneviève Géron et Régine Wilmet) (éd.) : *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*. Vol. I : *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain* 19 (3–4), 1993 [paru en 1994]. Vol. II : *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain* 20 (1–2), 1994.
- Gadet, Françoise : « Le style et les corpus : réflexions à partir d'un corpus de la région parisienne ». In : Jeppesen Kragh, Kirsten / Lindschouw, Jan (éds.) : *Les variations diasystématiques et leurs interdépendances dans les langues romanes*. ELiPhi Éditions de Linguistique et de Philologie : Copenhague 2015, pp. 339–352.
- Gadet, Françoise : « Les lieux du style en français oral contemporain ». In : Boutier, Marie-Guy / Hadermann, Pascale / Van Acker, Marieke (éds.) : *La variation et le changement en langue (langues romanes)*. (Mémoires de la Société néophilologique de Helsinki 87). Société Néophilologique : Helsinki 2013a, pp. 7–20.
- Gadet, Françoise : Banque de données sur les français hors de France. Site de la DGLFLF http://www.dglflf.culture.gouv.fr/recherche/corpus_parole/BDD_Corpus_oraux_des_francais_hors_de_France.htm, 2013b.
- Gadet, Françoise / Wachs, Sandrine : « Comparer des données de corpus : évidence, illusion, ou construction ? ». *Langage & Société*, n° 154, 2015, pp. 33–49.
- Gadet, Françoise / Hambye, Philippe : « Contact and Ethnicity in ‘Youth Language’ Description : in Search of Specificity ». In : Nicolai, Robert (éd.) : *Questioning Language Contact. Limits of Contact, Contact at its Limits*. Brill : Leiden et al. 2014, pp. 183–216.
- Gadet, Françoise / Martineau, France : « Le maillage du français en Amérique du nord, dans un cadre de francophonie ». Communication au 10^e Colloque international *Français du Canada – Français de France. L'Amérique francophone – Carrefour culturel et linguistique*, Université de Trèves, 19–22 juin 2014.
- Gadet, Françoise / Moreno, Anaïs : « Des données écologiques : les récolter, les comparer, les exploiter ». Communication au colloque *Pratiques et idéologies linguistiques en Amérique du Nord : Des réalités en tension* (organisé par Mourad Ali-Khodja et Hélène Blondeau). Congrès de l'ACFAS, Université Laval, Québec, 7–8 mai 2013.

- Gadet, Françoise / Guerin, Emmanuelle : « Des données pour étudier la variation. Petits gestes méthodologiques, gros effets ». *Cahiers de linguistique* 38 (1), 2012, pp. 41–65.
- Gadet, Françoise / Kaci Nacer : « Identification en première personne. Le discours d'un ‘jeune de banlieue’ en entretien ». *Cahiers de Praxématique*, n° 59, 2012, pp. 29–44.
- Gadet, Françoise / Ludwig, Ralph / Mondada, Lorenza / Pfänder, Stefan / Simon, Anne-Catherine : « CIEL_F : choix épistémologiques et réalisations empiriques d'un grand corpus de français parlé ». *Revue Française de Linguistique Appliquée* XVII (1), 2012, p. 19–54.
- Gadet, Françoise / Martineau, France : « Le français panfrancophone saisi à travers un maillage de réseaux ». *Cahiers de linguistique. Construction des connaissances sociolinguistiques. Du terrain au positionnement théorique* 38 (2), 2012, pp. 63–88.
- Gasquet-Cyrus, Médéric / Wharton, Sylvie : « Bernstein et l'histoire de la sociolinguistique : un malentendu... qui n'en finit pas ? ». Communication au 7^e *International Basil Bernstein Symposium*, Aix-en-Provence, 27–30 juin 2012.
- Granovetter, Mark : « The strength of weak ties ». *American Journal of Sociology* 78 (6), 1973, pp. 1360–1380.
- Kiesling, Scott : « Constructing Identity ». In : Chambers, Jack / Schilling, Natalie (éds.) : *The Handbook of Language Variation and Change*. Blackwell Publishing : Oxford 2013, pp. 448–467.
- Klinkenberg, Jean-Marie : « La fabrique du francophone. Repères pour l'étude d'une construction discursive ». In : Arrighi, Laurence / Boudreau, Annette (éds.) : *Langue et légitimation : La construction du locuteur francophone*. (Voies du français). Presses de l'Université Laval : Québec, à paraître.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf : « Langage oral et langage écrit ». In : Holtus, Günter / Metzeltin, Michael / Schmitt, Christian (éds.) : *Lexikon der romanistischen Linguistik*. Vol. 1–2. Max Niemeyer : Tübingen 2001, pp. 584–627.
- Lamarre, Patricia : « Catching ‘Montreal on the Move’ and Challenging the Discourse of the Unilingualism in Quebec ». *Anthropologica* 55, 2013, pp. 1–16.
- Linteau, Paul-André : « The Francophone Reconquest of Montreal : the Early Years ». *Atelier Urban Francophone Language Practices in North America : A Comparative Perspective, Sociolinguistics Symposium 19*, Berlin, août 2012.
- Lusignan, Serge / Martineau, France / Morin, Yves Charles / Cohen, Paul : *L'introuvable unité du français. Contacts et variations linguistiques en Europe et en Amérique (XII^e-XVIII^e siècle)*. (Voies du français). Presses de l'Université Laval : Québec 2011.

- Macaulay, Ronald : *Talk that Count. Age, Gender, and Social Class Differences in Discourse*. Oxford University Press : Oxford 2004.
- Martineau, France : « Une histoire de familles : aux sources du français canadien ». Communication au Colloque international et interdisciplinaire *Les Pays d'en haut : Lieux, Cultures, Langues, Imaginaires*, Université d'Ottawa, 18–20 mars 2015.
- Martineau, France : « Le français des pionniers de la Saskatchewan : quelques pistes de réflexion ». In : Hallion, Sandrine / Papen, Robert (éds.) : *À l'Ouest des Grands Lacs : communautés francophones et variétés de français dans les Prairies et en Colombie-Britannique*. (Voies du français). Les Presses de l'Université Laval : Québec 2014a, pp. 155–188.
- Martineau, France : « Québec et Acadie, convergences et divergences ». In : Boudreau, Annette (éd.) : *Le français en milieu minoritaire ; défis et enjeux. La situation en Acadie du Nouveau-Brunswick. Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society* 4, 2014b, pp. 16–41.
- Martineau, France : « Vers l'Ouest : les variétés laurentiennes ». In : Baronian, Luc / Martineau, France (éds.) : *Le français d'un continent à l'autre*. (Voies du français). Presses de l'Université Laval : Québec, 2009, pp. 291–325.
- Martineau, France : « Variation in Canadian French Usage from the 18th to the 19th Century ». *Multilingua* 26 (2–3), 2007, pp. 203–227.
- Martineau, France (dir.) : *Le Corpus MCVF (Modéliser le Changement : les Voies du Français)*. www.voies.uottawa.ca 2010.
- Martineau, France (dir.) : *Le Corpus LFFA (Laboratoire de Français Familier Ancien)*. www.polyphonies.uottawa.ca 2005-.
- Martineau, France / Séguin, Marie-Claude : « *Le Corpus FRAN* : réseaux et mailages en Amérique française ». *CORPUS* à paraître.
- Martineau, France (dir.) et al. : *Le Corpus FRAN (Français d'Amérique du Nord)*. www.continent.uottawa.ca. 2014.
- Martineau, France / Blondeau, Hélène / Frenette, Yves : « Francophonie montréalaise : évolution des pratiques linguistiques en contexte ». Communication au Colloque international *Les métropoles francophones en temps de globalisation*, Université de Paris Ouest Nanterre la Défense, 5–7 juin, 2014.
- Martineau, France / Dumouchel-Trudeau, Jade : « Enquête écologique à Gatineau, le français autour de la table ». Communication au Colloque *Pratiques et idéologies linguistiques en Amérique du nord : Des réalités en tension* (organisé par Mourad Ali-Khodja et Hélène Blondeau). Congrès de l'ACFAS, Université Laval, Québec, 7–8 mai 2013.

- Martineau, France / Mougeon, Raymond : « *Vais, vas, m'as* in spoken French : a diachronic and dialectal perspective ». Communication au *Linguistic Symposium on Romance Languages*, Austin, février 2005.
- Matras, Yaron : *Language Contact*. Cambridge University Press : Cambridge 2009.
- Matras, Yaron / Sakel, Jeanette : « Investigating the mechanisms of pattern replication in language convergence ». *Studies in Language* 31 (4), 2007, pp. 829–865.
- Meyerhoff, Miriam / Strychar, Anna : « Communities of Practice ». In : Chambers, Jack / Schilling, Natalie (éds.) : *The Handbook of Language Variation and Change*. Blackwell Publishing : Oxford, 2013, pp. 428–447.
- Milroy, Lesley / Llamas, Carmen : « Social Networks ». In : Chambers, Jack / Schilling, Natalie (éds.) : *The Handbook of Language Variation and Change*. Blackwell Publishing : Oxford, 2013, pp. 409–427.
- Morin, Yves Charles : « Les premiers immigrants et la prononciation du français au Québec ». *Revue québécoise de linguistique* 31 (1), 2002, pp. 39–78.
- Morin, Yves Charles : « Les sources historiques de la prononciation du français au Québec ». In : Mougeon, Raymond / Beniak, Édouard (éds.) : *Les Origines du français québécois*. Les Presses de l'Université Laval : Québec 1994, pp. 199–236.
- Mougeon, Raymond / Nadasdi, Terry / Rehner, Katherine : « Contact-induced linguistic innovations on the continuum of language use : The case of French in Ontario ». *Bilingualism : Language and Cognition* 8 (2), 2005, pp. 99–115.
- Mougeon, Raymond / Beniak, Édouard : *Linguistic consequences of language contact and restriction : The case of French in Ontario*. Oxford University Press : Oxford 1991.
- MPF = *Multicultural Paris French*, corpusmpf.e-monsite.com
- Nicolaï, Robert / Ploog, Katja : « Frontières. Question(s) de frontière(s) et frontière(s) en question(s) : des isoglosses à la 'mise en signification du monde' ». In : Simonin, Jacky / Wharton, Sylvie (éds.) : *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts*. (Langages). ENS Éd. : Lyon 2013, pp. 263–287.
- Poplack, Shana / Levey, Stephen : « Variabilité et changement dans les grammaires en contact ». In : Martineau, France / Nadasdi, Terry (éds.) : *Le français en contact : Hommages à Raymond Mougeon*. (Voies du français). Presses de l'Université Laval : Québec 2011, pp. 247–280.
- Rampton, Ben : « From 'Multi-ethnic adolescent heteroglossia' to 'Contemporary urban vernaculars' ». *Language & Communication* 31, 2011, pp. 276–294.
- Remysen, Wim : « Les idéologies linguistiques dans le journal montréalais *Le Pays* (1852–1871) ». Communication au Colloque international *Les français d'ici*, Université de Moncton, 14 juin 2014.

Sankoff, Gillian / Thibault, Pierrette : « Sur les traces de *m'as* en français québécois de 1971 à 2001 ». In : Martineau, France / Nadasdi, Terry (éds.) : *Le français en contact : Hommages à Raymond Mougeon*. (Voies du français). Presses de l'Université Laval : Québec 2011, pp. 331-354.

Vigouroux Cécile / Mufwene, Salikoko : « Globalisation et vitalité du français : vieux débats, nouvelles perspectives ». In : Mufwene, Salikoko / Vigouroux, Cécile (éds.) : *Colonisation, globalisation et vitalité du français*. Odile Jacob : Paris 2013, pp. 7-44.

